

**OLIVIER
POIVRE D'ARVOR**

Bug made in France

ou L'histoire d'une capitulation culturelle

nrif

GALLIMARD

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

APOLOGIE DU MARIAGE, la Table Ronde, *essai*
FLÈCHES, LE MARTYRE DE SAINT SÉBASTIEN, la Table Ronde, *récit*
FIASCO, Balland, *roman*
LES DIEUX DU JOUR, ESSAI SUR QUELQUES MYTHOLOGIES
CONTEMPORAINES, Denoël
CÔTÉ COUR, CÔTÉ CŒUR, Balland, *roman*
VICTOR OU L'AMÉRIQUE, Lattès, *roman*
LES PETITES ANTILLES DE PRAGUE, Lattès, *roman*
LE CLUB DES MOMIES, Grasset, *roman*
LE VOYAGE DU FILS, Grasset, *roman*
ALEXANDRIE BAZAR, Place des Victoires, *essai*

Avec Patrick Poivre d'Arvor

LE ROMAN DE VIRGINIE, Balland. Réédité sous le titre de FRÈRES ET
SŒURS, Fayard
LA FIN DU MONDE, Albin Michel, *roman*
COURRIERS DE NUIT, LE ROMAN DE L'AÉROPOSTALE, Place des
Victoires
LE MONDE SELON JULES VERNE, Place des Victoires
DISPARAÎTRE, Gallimard, *roman*
J'AI TANT RÊVÉ DE TOI, Albin Michel, *roman*
LAWRENCE D'ARABIE, Place des Victoires
JUSQU'AU BOUT DE LEURS RÊVES, Place des Victoires

Collection « Gens de mer »

COUREURS DES MERS ; PIRATES ET CORSAIRES ; CHASSEURS DE
TRÉSORS ET AUTRES FLIBUSTIERS ; SOLITAIRES DE L'EXTRÊME,
Place des Victoires

Pour la jeunesse

LES AVENTURIERS DU CIEL ; LES AVENTURIERS DES MERS, Albin
Michel jeunesse

BUG MADE IN FRANCE

OLIVIER POIVRE D'ARVOR

BUG MADE IN FRANCE

ou L'histoire d'une capitulation culturelle

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2011.*

Extrait de la publication

La menace qui pèse sur Flaubert et Debussy ne vient pas des dinosaures de Jurassic Park mais de la bande de petits démagogues et chauvinistes qui parlent de la culture française comme s'il s'agissait d'une momie qui ne peut être retirée de sa chambre parce que l'exposition à l'air frais la ferait se désintégrer.

MARIO VARGAS LLOSA,
Entretien au journal danois
Dagens Nyheter, 1993

Le changement a pour adversaires ceux qui ont bénéficié de la situation précédente et pour tièdes défenseurs ceux qui ne savent pas comment tirer profit de la situation nouvelle.

MACHIAVEL, *Le Prince*

En guise d'avertissement

THE LAND OF THE CHEESE-EATING
SURRENDER MONKEYS HAS LOST ITS STATUS
AS A CULTURAL SUPERPOWER

*(Le pays des singes capitulars bouffeurs de fromage
a perdu sa place d'hyperpuissance culturelle)*

Un bon point de vue sur le sujet du *soft power* doit, pour faire le tour du monde en temps réel, tenir, version Twitter, en 140 signes maximum. Tel est donc, ci-dessus, le « pitch » de cet ouvrage : « *The land of... Le pays de...* ». Accessible sur un téléphone portable, ce « gazouillis » sera également très lisible sur Kindle, l'iPad ou toute autre tablette électronique (*précision nécessaire*). Pour être compris de tous, il est nécessairement en anglais, langue véhiculaire globale (*réf. souhaitée*). Son copyright reste, cela va de soi, libre afin de permettre à Google ou à d'autres de numériser sans verser de rémunération à un auteur. Ce point de vue n'est donc pas signé et n'engage, par conséquent, aucune forme de responsabilité. C'est, à sa manière, une de ces œuvres « orphelines » dont les moteurs de recherche sont si friands pour enrichir à bon compte leur catalogue.

Une catégorie d'êtres humains, certes limitée et en voie de disparition progressive, préfère encore, pour des raisons qui la regardent et finiront par l'isoler, lire des livres en version papier et dans des formats classiques. Afin de satisfaire aux demandes de cette niche du marché qui croit encore à la fonction anthropologique et éternelle de la culture, un ouvrage d'environ 200 000 signes est aujourd'hui présent en librairie. Il l'est en langue française, dans l'attente de traductions qui permettront de toucher élites du vaste monde et pays prescripteurs. L'auteur de cet ouvrage a refusé, via son éditeur, à Amazon.com le droit de le commercialiser pour 9,99 \$ (*précision nécessaire*). Aucune version électronique de ce texte ne sera disponible avant belle lurette. C'est donc un livre à la mode ancienne qui est proposé ici. Avec les protocoles d'antan. Celui par exemple qui consiste à citer ses sources ! L'expression, qualifiant les Français, de *cheese-eating surrender monkeys* (singes capitulards bouffeurs de fromage) provient ainsi d'un épisode datant de 1995 de l'excellente série télévisée américaine dirigée par Matt Groening, *Les Simpson*.

Debout les morts !

Ave César, ceux qui vont mourir te saluent ! À la formule un peu emphatique des gladiateurs devant l'empereur Claude, je préfère de loin, m'adressant aujourd'hui à vous, Américains, la manière bouddhiste, plus délicate et ambiguë. Bonjour en même temps qu'au revoir, *Namasté* signifie littéralement : « Je salue le divin qui est en vous ! » Le salut bouddhiste illustre ainsi à mes yeux la croissante équation de dépendance, avec ses frêles, émergentes ou illusives alternatives, de l'immense majorité des êtres humains face à l'hyperpuissance culturelle d'un pays-continent-monde : les États-Unis et ses satellites.

Selon la position des mains regroupées dans l'*anjali*, selon qu'elles sont placées au-dessus de la tête, à hauteur du visage ou de la poitrine, les adeptes du marché unique et mondial des biens culturels, les champions du capitalisme culturel planétaire, de la technoscience et du consumérisme s'adressent en effet soit à Dieu, soit au gourou, soit à leurs semblables. *Namasté !* Voilà qui résume bien l'esprit et la lettre de ce petit livre parcouru d'excitations variées, mûrement réfléchi, quoique écrit dans la hâte et la joie de vivre, trempé dans

l'encre d'une froide, salubre et sèche colère. Et définitivement adressé pour ma part, non à Dieu ou au gourou, mais bien à mes *semblables*, à ceux qu'on appelle parfois d'un air pincé, la bouche en cul-de-poule, façon Quai d'Orsay, nos *amis* américains.

J'avais déjà eu le privilège de ferrailer, il y a quelques années, en répondant vertement dans l'hebdomadaire américain à une longue enquête à charge de *Time* sur « La mort de la culture française ». On ne s'en prend pas impunément, sachez-le, Américains, à cette vache sacrée de l'Hexagone comme au marqueur principal de l'état de santé de notre pays ! Notre culture ! La *vraie* culture, cela va de soi, loin d'être aliénante, standardisée, infantilisante comme la vôtre ! Dotée d'une haute valeur symbolique, d'un poids politique fort mais également, depuis quelques décennies, d'un rôle économique non négligeable. La disparition du mime Marcel Marceau, en couverture du magazine, coïncidant avec celle de l'écrivain américain Norman Mailer, je n'avais pas craint d'insister sur la principale différence entre nos deux pays : neuf Français sur dix savaient qui était Marceau alors que seulement un Américain sur dix avait entendu parler de Mailer, lequel était d'ailleurs probablement plus connu en Europe que dans son propre pays. Certes, nous avons perdu à jamais la bataille de la langue et il n'y avait rien d'étonnant que cela soit symbolisé par un artiste français *silencieux* dont la mort sonne pour les Américains le glas de notre empire, désormais muet au monde... Lequel était évidemment devenu sourd à nos imprécations ! Représentant officiel — donc suspect à juste titre d'un certain propagandisme — de cette « nation nerveuse », selon l'expression de Paul Valéry, je citais cependant à l'appui

de ma démonstration une centaine de grands artistes français de notoriété internationale, bien vivants, ceux-là. Je rappelais également que la marque distinctive de la culture d'un peuple, ce n'était pas seulement le passeport des créateurs, mais avant tout la capacité d'un pays à accueillir les cultures des autres. Pêle-mêle et avec un peu de forfanterie, je l'avoue, j'affirmais ainsi que la France avait une sacrée longueur d'avance, elle qui invite (*invitait ?*) sur son territoire tant de créateurs du monde entier. Et je soulignais que c'était tout de même l'Europe qui abritait le plus grand vivier de publics, de festivals, d'équipements pour la culture, comme la plus forte concentration d'artistes et de penseurs au monde. Je concluais en répétant un peu solennellement qu'on ne pouvait confondre culture et balance commerciale, ni résumer l'art par son marché, l'influence par le volume d'exportations, la qualité d'une œuvre par la rapidité avec laquelle elle s'impose et est consommée. J'étais dans mon rôle, certes, celui d'un diplomate, tenu à un certain devoir de réserve, conseiller du ministre des Affaires étrangères, responsable de l'organisme public français chargé de promouvoir les échanges culturels internationaux. Bien qu'animé de bonnes intentions, tout cela était sans doute empreint d'une forme de mauvaise foi congénitale à la haute fonction publique, tout cela était certainement fort partisan et taillé dans le bois des langues dont on fait les patriotes, les griots et les apparatchiks. L'enjeu, il est vrai, au-delà de l'image d'un pays, n'est pas mince. Car la bataille des contenus culturels et des idées est loin d'être aussi *soft* qu'on veut le faire croire, dans un univers dématérialisé, un espace désormais unique, à vitesse accélérée. Une société surinformée, désorientée, un monde

reconfiguré où les frontières physiques et les vieilles dichotomies entre le noble et l'illégitime, l'art et le commerce sont bel et bien tombées. La culture est devenue en vingt ans un enjeu économique comme géopolitique majeur et le signe le plus tangible de la croissance : beaucoup d'argent à la clef, des stocks considérables de produits, plus diversifiés qu'il n'y paraît, à haute valeur technologique. Une économie mondiale dopée par un boom de l'investissement et un pouvoir d'achat extraordinaire dus à l'explosion d'Internet dès les années 90 aux États-Unis. Des ménages qui s'offrent du temps libre et des loisirs à la pelle, une jeunesse hyperconsumériste, première victime de la massification, de moins en moins insubordonnée et de plus en plus conformée à l'esprit de marchandise. Le phénomène est inédit, mondial, et l'ampleur de ses conséquences encore imprévisible. Car au changement considérable d'échelle, manifesté par l'actuelle puissance des multinationales culturelles, s'ajoute cette révolution numérique qui touche à l'identité de chacun, de chaque groupe, de chaque nation. Dans ce climat, la confrontation des deux modèles culturels les plus influents comme les plus opposés de la planète, l'américain et le français, ne pouvait donc que tourner à la caricature. Que vive cependant la polémique, saine expression de nos différences ! Je ne m'en privais pas, amusé par ce jeu, persuadé que le coq gaulois, sur son chaud fumier, se devait, pour tenir sa réputation, de répondre à l'aigle yankee, froid et cupide, tous deux prétendant d'ailleurs à leur manière, mais avec la même et incroyable arrogance, représenter l'universalité du monde.

Jacasseries, prophéties ou inepties ? Le débat sur le déclin français, l’effacement de notre langue, la mort de notre culture, ou, pour résumer l’ensemble, l’hypothèse de la disparition de la France, a produit, ces dernières années, une très vaste et redondante littérature, y compris au-delà de nos frontières. *French bashing!* Il est certes vrai qu’en nous s’épanouissent de plus en plus les germes d’une dépression profonde que la perspective européenne ne fait rien pour apaiser. Que de beaux restes, cependant, accommodés à la sauce vieille-France-terre-des-arts-et-des-lettres ! Nous ruminons avec insistance notre passé illustre, nos titres anciens de gloire, nos antiques médailles, nous mâchouillons nerveusement ce vieux chewing-gum républicain au parfum de grandes choses, tandis que la comparaison avec le temps présent nous accable. Qu’à l’ivresse d’un supposé *désir* mondial de France succède la gueule de bois d’un réveil difficile, voilà de quoi ajouter un peu plus au désarroi national et à la mélancolie identitaire. La France qui tombe, s’étiole, se ferme, la France qui s’en va, la France qui ne parle plus au monde, lequel s’en fiche éperdument, sauf pour nous titiller et nous faire réagir, que de migraines en perspective ! Nous vivions autrefois, c’est clair, sur les produits d’un héritage considérable et envié par la planète, d’un patrimoine unique, en partie redevable au pacte colonial, transformé de nos jours en un étrange combat d’ombres, incantatoire et quasi idéologique, pour la francophonie et la diversité. Une diversité certes bien contrôlée au passage des frontières, y compris récemment celles au sein même de l’Union européenne... Les signaux contradictoires que nos hommes politiques adressent au monde finissent ainsi par créer de la

confusion, voire de l'amalgame. Ainsi, l'été dernier, à la terrasse d'une taverne grecque, j'ai dû convaincre, sans y réussir vraiment, une journaliste du *New York Times* que si Picasso, Miró, Chagall, Soutine, Dalí et d'autres géniaux « métèques » ou gens bizarres du voyage voulaient aujourd'hui installer leurs roulottes en France, nous ne les renverrions pas dans leurs pays d'origine ! Et nos *Roms* de la pensée, nos créateurs nomades ? Cioran, Ionesco ou Brancusi, retour en Roumanie ? Christo, Kristeva et Todorov, *back to Bulgaria* ! Et comment faire avec Jean Genet ? Jeune délinquant ! Mais enfant de l'Assistance publique ! Comment donc sanctionner les parents de ce fichu rebelle !

Notre réputation culturelle, associée à notre passion des droits de l'homme, était universellement acquise, y compris à la première place : elle est désormais contestée. L'état des lieux, du recul ou de l'effondrement, essentiellement effectué à partir du niveau de notoriété de notre culture et de nos créateurs dans le monde, est hélas une mesure bien anecdotique. La mesure du rayonnement solaire français sur le reste de la planète a de quoi faire sourire les plus fins observateurs du changement climatique. Tout autant que les analyses du café du commerce sur nos esthétiques prétendument cérébrales ou sur nos récits dits trop intimistes, totalement détachés du monde. Rien ne sert non plus de revenir, cinquante ans après la création du ministère des Affaires culturelles d'André Malraux, sur les critiques classiques : celles d'un pays à la culture subventionnée, censément formatée et sous perfusion, au marché intérieur artificiellement protégé. Tel est notre système dont on connaît les qualités comme les limites. Mais s'il paraît grandement épuisé aujourd'hui, ce

n'est pas par vice d'origine, c'est bien par défaut mortel d'adaptation.

L'ambition a en effet singulièrement manqué en matière culturelle, au sens le plus large du terme, depuis que François Mitterrand et Jack Lang ont placé la culture au cœur du projet français. C'était il y a trente ans tout de même ! Trente ans exactement ! Un festival de bonnes nouvelles et de beaux projets réalisés : 1 % culturel, grands travaux, prix unique du livre, financement du cinéma, prise de conscience des collectivités territoriales, politique inégalée de soutien à la création, y compris la plus contemporaine et la moins « légitime », fête de la musique, accueil d'artistes et d'intellectuels étrangers... Quelle révolution magnifique qui nous est encore enviée aux quatre coins de la planète ! Mais les temps ont largement changé et la France n'est plus seule, et c'est tant mieux, au cœur du monde. Aveuglées par le génie de notre histoire culturelle, incapables d'inventer un nouveau projet à partir des acquis des légendaires années 80, nos élites ont préféré garder le contrôle de la connaissance plutôt que d'accompagner la véritable révolution de l'accès à la culture. Le grand architecte Rem Koolhaas résume notre drame avec tendresse : « J'ai beaucoup de sympathie pour les Français, mais, et je le dis sans hostilité, ils sont prisonniers d'un univers dont ils redoutent l'évolution. » L'excroissance de la sphère culturelle fait peur, il est vrai, à des générations entières pour qui les « arts et les lettres » ne sauraient avoir partie liée avec le monde économique ou celui des médias. Si nos mesures protectionnistes ont permis de maintenir depuis trois décennies une création nationale bien vivante dans de nombreux domaines, elles ne suffisent pourtant plus,

désormais, à répondre aux défis culturels et industriels de la mondialisation, des nouvelles technologies de l'information et de la communication. Car nous sommes globalement arc-boutés sur la seule conception *artistique* de la culture, *désintéressée*, passéiste, génératrice d'un mépris certain autant que mortel pour les liens entre la création, l'économie, le marché, les sciences, les industries et les technologies. Nous plaçant souvent dans une position défensive, ces politiques publiques et revendiquées nous ont même détournés, il faut le reconnaître, de la question principale, considérée comme triviale par certains. Comment s'adresser aujourd'hui au milliard et demi d'internautes, souvent jeunes, pour qui la culture, la culture-monde, est faite désormais de contenus morcelés, agrégés, mobiles ? La mondialisation, la dématérialisation des contenus et le basculement numérique ont récemment radicalisé les enjeux et généralisé l'alerte. Qu'on ne s'y trompe pas : les dernières innovations technologiques, tout en bousculant les rentes de situation des artistes, des producteurs ou des diffuseurs, sont d'abord culturelles. Elles proposent un nouveau rapport au savoir, a priori beaucoup plus égalitaire, une autre forme de création, d'économie contributive, de nouvelles utilisations et circulations participatives des services et des biens culturels. Les centres principaux de décision et d'organisation des savoirs se trouvant très majoritairement outre-Atlantique, dans la Silicon Valley, quelque part entre San Jose et Stanford University, le retard français en matière d'innovation et d'industries créatives est désormais patent, de même que les déséquilibres économiques croissants dans les échanges culturels internationaux. Une nouvelle culture, *à la demande*, d'un genre complè-

tement différent, largement produite aux États-Unis, prend la place de l'ancienne *offre* de civilisation qui avait été inventée, il y a quelques siècles, en Europe. L'accélération de ce processus, l'immédiateté du changement m'ont ainsi conduit à revenir profondément sur mon optimisme militant pour la diversité culturelle. La France, en panne d'imagination, à la population vieillissante, satisfaite d'elle-même, assurée d'avoir tout réinventé en matière culturelle à partir de 1981, tétanisée et complexée par l'audace d'alors, mimétique, a baissé les bras ou les agite avec force pitreries, histoire de figurer encore sur la photo. Mais ce sera celle de la capitulation. De la défaite assurée, faute d'avoir combattu, elle, tout comme ses alliés européens.

Placé depuis un certain temps au cœur du système de gouvernement de la culture, et sans trahir de grands secrets d'État, je puis hélas témoigner d'assez près de l'impuissance fatale des réponses publiques nationales, y compris françaises, comme de celles des organisations européennes ou multilatérales face aux logiques économiques et industrielles à l'œuvre. Pour nos responsables politiques, la culture, taillée dans son habit étroit de la rue de Valois, dans ce costume de scène clownesque craquant de toutes ses coutures sous le poids des sollicitations et des clientèles, est redevenue la cerise sur le gâteau alors même que c'est assurément le *soft power* qui fera la différence entre les nations dans les décennies à venir. Tandis qu'il faudrait inventer, avec liberté et audace, la culture de demain, que le moment est crucial, nous nous acharnons, en France comme en Europe, à faire visiter au monde entier en zélés et fantomatiques gardiens de musée l'intermina-

ble galerie des portraits d'ancêtres. Avec l'intime conviction que le patrimoine est l'avenir du pays. Et que, au sortir de la très réservée grotte de Lascaux, nos élites politiques, lors d'une visite rupestre VIP, trouveront leur Saint-Graal et démontreront au peuple de France l'utilité d'un musée de l'Histoire de France comme leur goût pour la culture, l'épaisseur du temps et la fragilité du trait créatif.

Agir, donc ! La récente numérisation par Google d'ouvrages sans autorisation des auteurs ou ayants droit et la faiblesse de nos réponses m'ont convaincu que nous entrions dans un monde dont certains codes m'étaient autant étrangers que détestables. Reste qu'il faut les combattre efficacement et en imaginer de nouveaux. Mesurons l'inégale bataille des produits, des services, des flux à laquelle nous semblons refuser de participer. Ne soyons surtout pas naïfs ! Si le prix à payer pour avoir accès sur Internet à l'abondance des contenus est celui d'une apparente gratuité de l'œuvre comme d'un déni de sa valeur ou de sa rareté, nul n'ignore le commerce, hégémonique, transnational et fort fructueux, que quelques entreprises pour la plupart basées aux États-Unis développent sur le dos des consommateurs de produits culturels. Mais pourquoi, diable, avons-nous manqué le train de la modernité ? Celui d'un Web contributif, de la fabrication d'une intelligence collective, connective et planétaire... Ces dernières années, nos gouvernants ont adopté une attitude conservatrice, défensive, protectionniste et malthusienne face à ces questions d'accessibilité à la culture. En donnant la priorité à la lutte contre l'échange des œuvres culturelles sur Internet, à travers diverses lois dont la récente Hadopi, n'ont-ils pas diabolisé Inter-

En guise d'avertissement	11
Debout les morts!	13
1. Nous, mortels, et le Divin	25
2. <i>Same old shit</i> : retour sur images	35
3. Vos belles et toutes nouvelles machines de guerre!	45
4. Nos amis, les humains, sont tous américains	56
5. Les lunettes du monde	68
6. Rendez-nous les dieux du paganisme!	79
7. Maudit créateur qui ne consent	86
8. De la disparition programmée des espèces rares	96
9. Mais où est donc passée l'Europe?	104
10. Du bon usage de la <i>douce puissance</i> dans un monde impitoyable	121
Et nous, la France, un musée?	133



Bug made in France Olivier Poivre d'Arvor

Cette édition électronique du livre
Bug made in France d'Olivier Poivre d'Arvor
a été réalisée le 12 janvier 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070132447).

Code Sodis : N47986 - ISBN : 9782072431685.

Numéro d'édition : 180432.